LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

*La **PNM** aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La **PNM** se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.*

ISSN: 0757-2395 — **MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.**

PNM n° 388 - Septembre 2021 - 39e année — **Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide** — **Le N° 6,00 €**

« Antipass » ou antisémites ?

par **Dominique Vidal**

Qui aurait imaginé un antisémitisme aussi décomplexé ? Certes, tous les « antipass » ne sont pas antivax, et tous les antivax ne se réclament pas de l'extrême droite. Reste que cette dernière a réussi à instiller sa haine des juifs dans les manifestations organisées pour défendre… les libertés. Au nom desquelles les plus violents se sont déchaînés : agressions de journalistes, attaques de pharmacies, incendies de centres de vaccination, menaces contre des médecins et des infirmiers qualifiés de « collabos », etc. ■■■ ***Suite en page 4***

Arts

La palette de Mela Muter, peintre et militante

par **Bernard Frederick**

Les témoins de l'époque la décrivent, à son arrivée à Paris en 1901, comme une très belle femme brune de 25 ans. Née Maria Melania Kingsland dans une famille juive aisée et cultivée de Varsovie, la future Mela Muter est accompagnée de son mari, l'écrivain socialiste et critique littéraire Michal Mutermilch, qui adhérera plus tard au PCF, et de leur fils Andrzej.

À Varsovie, Mela a suivi des cours à l'école de peinture et de dessin pour femmes du peintre, homme de lettres, de théâtre, compositeur et critique d'art Miłosz Kotarbiński. Mais c'est à Paris qu'elle veut parfaire sa formation. Paris ! Montparnasse !

Le couple s'installe sur la Rive gauche au 65 du boulevard Arago. Elle s'inscrit à l'académie Colarossi et à celle de la Grande Chaumière, toutes deux situées dans la même rue de ce Montparnasse que fréquentent de nombreux artistes juifs immigrés, membres de ce que l'on appellera plus tard *L'École de Paris*. Mela Muter devient vite une personnalité de Montparnasse qui expose ses œuvres aussi bien à Paris (Galerie Chéron – 1918 ; Galerie Druet – 1926 et 1928) qu'à Munich, Pittsburgh, Barcelone, Gérone, et bien sûr, en Pologne (Varsovie, Lwow, Cracovie). ■■■ ***Suite en page 12***

Editorial

וועך זענען זיי

par **Bernard Frederick**

« *C'est une découverte majeure qui secoue le monde littéraire* » (France Info) ; « *un bouleversement complet de l'histoire littéraire du XXe siècle !* » (David Alliot dans Marianne) ; « *une pépite pour le monde littéraire* » (Ouest-France). Quoi ? On a découvert des inédits de Victor Hugo ? Non, de Céline !

Et voilà que la « découverte » de documents et de manuscrits de ce « trésor » « *donne lieu à un emballement médiatique faisant bon marché de son antisémitisme forcené* ». (L'Humanité) alors que *The Times of Israel* indique que parmi ces documents se trouve une lettre inédite de Robert Brasillach à Céline et « *des documents utilisés par l'écrivain pour ses pamphlets antisémites* ».

Donc, on s'emballe. Gallimard est sur les rangs pour la publication de « l'œuvre » posthume de celui qui sous l'Occupation « *se campe en écrivain pro-nazi* » (Wikipedia). Il est vrai que David Alliot le concède, « *le génie littéraire n'empêche pas d'être une ordure* ».

L'ordure trouvera bien entendu des lecteurs et des lectrices comme cette Cassandre Fristot, ancienne candidate du FN aux législatives de 2012, qui manifeste avec les « anti-pass » en brandissant une pancarte « *Qui ?* » suivi de noms de personnalités juives (ou pas). *Qui ?*, font mine d'interroger d'autres, une étoile jaune sur la poitrine. Détournement scandaleux de la marque imposée aux Juifs par les Allemands et leurs laquais pendant la guerre. On lira ci-contre et en page 4, l'article de Dominique Vidal à ce sujet.

Depuis des années, les programmes scolaires et les médias, sans parler des réseaux dits « sociaux », ont contribué à l'abandon du Rationalisme dont la France pouvait s'enorgueillir et à la réapparition d'un obscurantisme dont on se croyait prémuni. La France pays des Lumières !

Rien d'étonnant à ce que, comme dans le passé, une épidémie ressuscite de vieux fantasmes antisémites.

Il ne faut pas chercher « *qui* » mais se demander וועך זענען זיי – *qui sont-ils*. Et là, on connait la réponse ! ■

A guit your ! **א גוט יור !**

À l'occasion de Roch Hachana, la *PNM* présente ses meilleurs vœux à ses lecteurs.

CARNET

Alain Osowski

Alain Osowski nous a quittés à l'âge de 62 ans. Nous avons bien connu Henri, son frère, parti il y a moins de 2 ans. Aujourd'hui Lonia, sa sœur, se souvient des colonies de Tarnos que nous avons partagées, tous ensemble. Alain fut aussi moniteur, lors des dernières colonies de la CCE dirigées par son beau-frère, Henri Cossac. Nous avons aussi connu ses parents, Charles (Chaïm) et Madeleine (Mala) Osowski, militants infatigables de l'UJRE ; Madeleine qui chantait dans la *Chorale Populaire Juive de Paris* de notre UJRE... Lui a-t-elle passé la fibre ? Alain devint musicien, et c'est un émouvant hommage que sa tribu, familiale et musicale, a rendu au Père-Lachaise à cet homme bienveillant, exigeant et « de caractère ».
Toute notre affection va à sa famille et particulièrement à ses enfants, Alexis, Clémentine et Roman. ■ **TA**

LA PRESSE NOUVELLE
Magazine Progressiste Juif fondé en 1934
Éditions :
1934-1993 : quotidienne en yidich, ***Naïe Presse***
(clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982: hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E
N° de commission paritaire 062 4 G 89897
Directeur de la publication
Henri Blotnik
Rédacteur en chef
Bernard Frederick
Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman
Rédaction – Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS
Tel : 01 47 70 62 1 6
Courriel : lapnm@orange.fr
Site : http://ujre.monsite-orange.fr
(bulletin d'abonnement téléchargeable)
Tarif d'abonnement
France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Étranger (hors U.E.) 70 euros
IMPRIMERIE AQUARELLE
14 Rue du Ballon 93160 Noisy

BULLETIN D'ABONNEMENT
Je souhaite m'abonner à votre journal
"*pas comme les autres*"
magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci–joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :
Nom et Prénom .....
Adresse .....
Téléphone .....
Courriel .....

La Presse Nouvelle Magazine – ISSN : 0757 - 235

Avec le Pr Axel Kahn disparaît un grand vulgarisateur scientifique

Le Pr **Axel Kahn** est mort le 6 juillet 2021, lucide sur le cancer qui le terrassait, alors qu'il avait accepté la présidence de la *Ligue contre le cancer*, sachant que cette responsabilité publique serait pour lui la dernière.
Vous trouverez ailleurs les détails de sa brillante carrière et de sa production scientifique, de son engagement apprécié dans les diverses institutions de recherche publique où il exerça, mais nous tenons à saluer ce qui reste le plus incontestablement sensible au plus grand nombre : une personnalité qui sut trouver le ton et la manière de contribuer à la vulgarisation scientifique dans des domaines qui lui étaient chers, notamment la génétique et la biologie moléculaire. Ce souci de diffusion des connaissances le mena naturellement aux débats sur la bioéthique qu'il sut aussi faire partager. De la bioéthique aux politiques de santé, le lien est direct. De même, la vulgarisation scientifique est plus utile que jamais contre les campagnes obscurantistes développées sur fond d'ignorance et de peurs. Axel Kahn était ainsi intervenu dès le début de l'actuelle pandémie Covid pour éclairer utilement l'opinion publique avec les arguments bienvenus d'un humaniste et d'un rationaliste. Dans son dernier livre, Axel Kahn nous transmet le conseil qu'il avait reçu de son père mourant : *« Sois raisonnable et humain »* ■ **HB**

Assemblée générale de l'UJRE

Rendez-vous le 25 septembre 2021 à 15h 14 rue de Paradis ou par zoom

Cher-e-s adhérent-e-s,
Les multiples confinements liés à la pandémie du Covid-19 nous ont contraints à limiter nos activités. Maintenant que l'étau se desserre, nous commençons à les reprendre.
Que vous nous ayiez rejoints récemment ou que vous soyiez de fidèles adhérents-es de l'UJRE, vous êtes tous cordialement invité-es à participer ce **samedi 25 septembre** à l'assemblée générale de l'UJRE.
En cette période ou l'antisémitisme et les idées d'extrême-droite diffusent tragiquement dans la société, en France, comme en Europe, le renforcement de notre **UJRE**, organisation juive, progressiste et laïque, nous paraît plus essentiel que jamais. Votre association, vous le savez, ne vit que par vous et pour vous. L'assemblée générale est un moment déterminant de sa vie. Seuls les adhérents à jour du réglement de leur cotisation 2021 pourront prendre part aux votes.
Vous avez en principe reçu (sinon contactez-nous) la convocation avec les éléments utiles (bilan financier, rapport d'activité, rapport d'orientation, procuration).
Au plaisir de vous retrouver bientôt.
Bien fraternellement, Jacques Lewkowicz, Claude Sarcey et Raymonde Baron, co-présidents de l'UJRE. ■

PS : Si vous ne pouvez vous déplacer, adressez-nous une procuration ou bien inscrivez-vous par mèl adressé à lujre@orange.fr avant le 22 septembre pour participer à l'assemblée générale en visioconférence et recevoir votre lien de connexion personnelle au matin du 25 septembre.

Vie des associations

Chers amis, comme chaque année, les équipes de l'**UJRE** et de la ***PNM*** seront présentes au Village du Livre de la Fête de l'Humanité qui se tiendra du 10 au 12 septembre à La Courneuve.
C'est avec grand plaisir que nous vous accueillerons sur le stand que nous partageons avec nos amis de MRJ-MOI, pour échanger et vous proposer ouvrages, documentations et diverses brochures traitant de l'histoire et de l'actualité. Venez nombreux ! ■

La *PNM* a aimé

En route pour le milliard

2000, République démocratique du Congo, un air connu : massacres, destructions, réparations, comment survivre et ne pas oublier…

Ce film sélectionné au Festival de Cannes 2020 a été réalisé par **Dieudo Hamadi**, né à Kisangani. Adolescent, il a survécu à cette autre *Guerre de Six*-Jours – du 5 au 10 juin 2000 –, six jours d'affrontements meurtriers en RDC, région dont les richesses minières sont convoitées, pillées…
Hamadi refuse l'amnésie collective qui, depuis, frappe ce conflit. En 2018, il filme la montée à la capitale (Kinshasa) d'une association de victimes de guerre, mutilées pour la plupart, parties de Kisangani pour réclamer justice et réparation, aucune indemnisation ne leur ayant encore été versée par les belligérants. Indemnisation évaluée alors à « un milliard » par des experts de l'ONU.
Ce film met en lumière l'extrême violence d'une guerre oubliée. Pour son producteur, « *il nous confronte à l'état d'abandon social dont souffrent les victimes, toutes lourdement handicapées, mais aussi à leur profonde dignité d'hommes et de femmes, déterminés à faire reconnaitre leurs droits.* **En route pour le milliard** *nous change en tant que spectateurs, il nous revitalise et nous incite à agir !* »
Ayant assisté à la projection destinée aux associations, je confirme ! Courons, courez le voir dès sa sortie, le **29 septembre à l'Espace Saint-Michel** (Paris). Lors d'une rétrospective des films de Dieudo Hamadi, il y sera projeté en partenariat avec l'ACAT et la LDH. Nombre d'autres associations humanitaires se sont déjà engagées à en assurer la diffusion en France. ■ **TA**
Bande-annonce
https://youtu.be/9VoA0nGPg7Q – Site du film https://enroutepourlemilliard.com

EUROPE

La Pologne s'enfonce dans une dérive d'extrême-droite autoritaire et négationniste

par **Henri Blotnik**

Violant des droits fondamentaux garantis par le traité de l'Union Européenne, le gouvernement d'extrême droite polonais avait commencé par enfreindre le droit d'opinion en poursuivant les communistes pour leurs publications, menacer toute analyse critique de la réalité polonaise (en particulier sur la période 1939-1945), restreindre les droits des femmes, adopter des mesures homophobes...
Puis il attaqua en 2017 le système judiciaire – limogeages et nominations de juges serviles, nouvelle enfreinte délibérée au traité de l'UE – provoquant une velléité de sanctions de la part d'autres membres de l'UE, traduite par deux décisions de la Cour de Justice de l'Union Européenne à l'encontre de la Pologne.
Dernièrement, avec une loi sur les medias, c'est une tentative de mise au pas de la presse qui a provoqué une réaction des États-Unis et de divers pays européens.
Enfin, le Parlement polonais a voté une loi excluant tout recours pour les transferts de propriété datant de plus de 30 ans, ce qui vise en particulier les victimes juives spoliées en 1939-45.
Si les traités ont un sens, nous attendons de nos représentants dans les institutions européennes, parlementaires, membres de la Commission ou du Conseil, ministres ou président, qu'ils interviennent pour que les fonds de l'UE versés à la Pologne soient retenus jusqu'au retour de la garantie juridique effective des droits humains, du fonctionnement d'une justice autonome et de la liberté de la presse.
Sinon, comment comprendre que la Grèce démocratique ait subi pour des motifs budgétaires de cruelles rétorsions de la part de l'UE et que la Pologne, quittant l'état de droit, n'en subisse aucune, après les provocations de son gouvernement et de sa majorité parlementaire ?
Notons que dans ce climat d'extrême-droite et d'antisémitisme ambiant, une tombe juive a été profanée et couverte d'ignobles graffiti ce samedi 21 août 2021, dans le cimetière de la ville de Rudzitsa…
Après les protestations des États-Unis et d'Israël, c'est au tour de nos représentants de trouver le moyen de bloquer les versements de fonds au gouvernement polonais. Ce dernier, ainsi que son Parlement, doivent être placés par nos représentants au ban des nations européennes, jusqu'au retour à un cadre démocratique. Nous serons actifs et vigilants sur ce sujet ! ■

Guerre de Gaza, l'effet boomerang

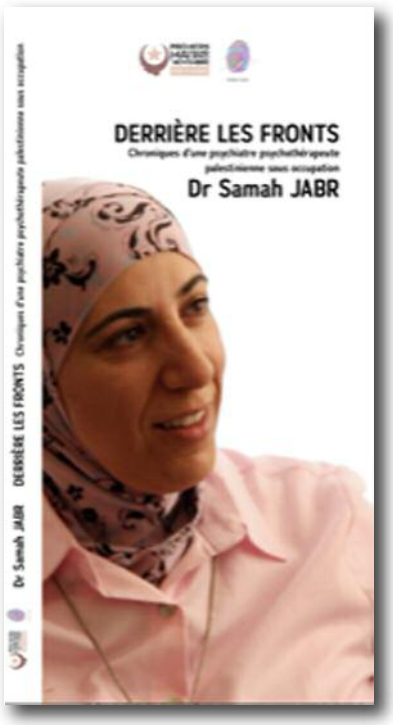
ISRAËL

Sur tous les fronts

par **Dominique Vidal**

Psychiatre et psychothérapeute, Samah Jabr coordonne la santé mentale dans les territoires occupés. La cinéaste Alexandra Dols lui a consacré en 2017 son film* Derrière les fronts*. Sous le même titre, un livre paru l'année suivante rassemble ses chroniques :* la Palestine vue d'en bas*. Une nouvelle édition paraîtra à la rentrée [1]. En voici la préface, écrite par notre collaborateur Dominique Vidal. ■ PNM

En intitulant *Derrière les fronts* son film consacré à Samah Jabr, Alexandra Dols imaginait-elle qu'il devrait plutôt, trois ans plus tard, s'appeler *Sur tous les fronts* ? C'est qu'au Proche-Orient, tout peut changer très vite…



Maison Blanche, le 15 septembre 2020 : Donald Trump accueille la signature par Benyamin Netanyahou et les ministres des Affaires étrangères des Émirats arabes unis et de Bahreïn des accords dits *« d'Abraham »*. Ces traités soi-disant de « paix » rapprochent des États qu'aucune guerre, rappelons-le, n'a jamais opposés. Suivront le Maroc et le Soudan, le premier en échange de la reconnaissance de la marocanité du Sahara occidental et le second, plus modestement, de son retrait de la liste des « États terroristes ». Nombre d'observateurs s'en réjouissent alors : la normalisation en cours marginalise définitivement la Palestine et enterre sa cause.

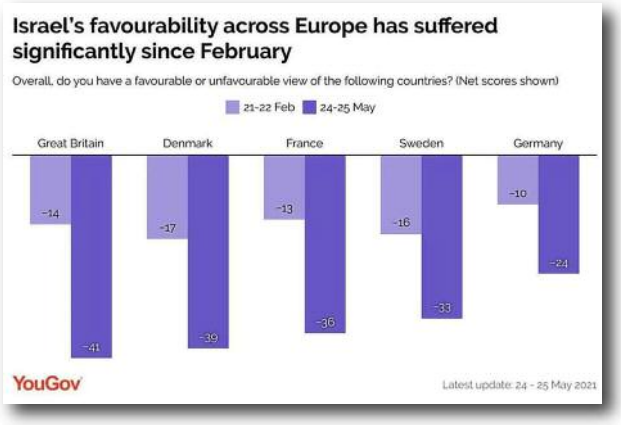
Un an plus tard, changement de décor. Disparus, les deux hôtes de la cérémonie : les électeurs états-uniens ont chassé le premier, les électeurs israéliens le second. Et surtout les ratonnades kahanistes de Jérusalem, les tentatives d'expulsion de Sheikh Jarrah, les violences policières jusqu'au sein de la mosquée Al-Aqsa et les onze jours de bombardements intenses contre la bande de Gaza ont ébranlé les Proche et Moyen-Orient. Où la Palestine a repris sa place : au centre.

Et pour cause. Pour la première fois depuis 1948, Israël a dû faire face simultanément aux différentes composantes du peuple palestinien : à Jérusalem, à Gaza, en Cisjordanie et même à l'intérieur de ses propres frontières – sans oublier la diaspora, qui a manifesté massivement. Pour la première fois aussi, les affrontements ont gagné les villes dites « mixtes » d'Israël, comme Haïfa, Saint-Jean d'Acre et Jaffa. Avec pour symboles celles de Lod et de Ramleh, dont les 70 000 habitants (et réfugiés) palestiniens furent expulsés le 12 juillet 1948 par Itzhak Rabin et Igal Allon sur l'ordre de David Ben Gourion – près d'un dixième de la Nakba ! Pour la première fois enfin, Jérusalem et Tel-Aviv ont été touchées, le *Hamas*, cette fois, n'ayant pas uniquement visé les villes proches de la bande de Gaza.

Autant de caractéristiques qui ont transformé en démonstration de faiblesse ce que *Tsahal* voulait être une démonstration de force. Certes, le bilan humain et matériel est lourd : du côté palestinien 256 morts à Gaza, 27 en Cisjordanie et 1 à Lod, plusieurs milliers de blessés, 72 000 déplacés ; du côté israélien, 15 morts et quelques dizaines de blessés. Malgré cette disproportion, domine en Israël le sentiment d'une *« guerre perdue »*, ce que même l'état-major reconnaît entre les lignes de ses communiqués. Le *Hamas*, au contraire, revendique une *« victoire stratégique »*, d'autant qu'il a affirmé son leadership face à une Autorité palestinienne en décomposition…

Après six guerres généralisées (1948, 1956, 1967, 1973, 1982 et 2006), quatre attaques contre la bande de Gaza (2008, 2012, 2014 et 2021) et l'écrasement de deux *intifadas*, Israël n'est pas venu à bout des Palestiniens. À bien des égards, ceux-ci le défient comme lors de sa création, il y a plus de sept décennies…

Et c'est compter sans les conséquences de ce printemps palestinien. À commencer par le coup d'arrêt porté à la normalisation dont Benyamin Netanyahou rêvait, à défaut de l'annexion promise par Donald Trump. Selon le *Baromètre de l'opinion arabe* réalisé par le CAREP [2], seuls 6 % des Arabes souhaitent la *« reconnaissance diplomatique »* d'Israël par leur État. Ceci explique cela : 79 % estiment que la *« cause palestinienne »* concerne *« tous les Arabes »* et 15 % *« uniquement les Palestiniens »*. De quoi doucher les ardeurs normalisatrices des dirigeants arabes, après une décennie de révoltes populaires. Le prince-héritier saoudien Mohamed ben Salman l'a avoué : s'il reconnaissait lui aussi Israël, il serait *« tué par l'Iran, le Qatar et* [son] *propre peuple »*.



Pour l'establishment israélien, les revers ont commencé dès le début de l'année 2021. Le 12 janvier, l'association droitdelhommiste *B'Tselem* publie un rapport démontrant qu'Israël « *maintient un régime d'apartheid entre le Jourdain et la Méditerranée* ». Le 27 avril, *Human Rights Watch* lui emboîte le pas. Entre-temps, le 3 mars, la Cour pénale internationale (CPI) annonce une *« enquête sur des crimes présumés commis dans les Territoires palestiniens occupés »*. Le 27 mai, un coup plus rude encore : le Conseil des droits de l'homme des Nations Unies décide de *« créer d'urgence une commission d'enquête internationale indépendante sur les violations qui auraient été commises dans le Territoire palestinien occupé, y compris Jérusalem-Est, et en Israël »*.

Cette escalade intervient en fait sur un fond d'isolement diplomatique croissant d'Israël. Ainsi, le 16 décembre 2020, l'Assemblée générale des Nations Unies a-t-elle adopté sa résolution annuelle affirmant *« le droit du peuple palestinien à l'autodétermination »* : par 168 voix pour et seulement 5 contre – les États-Unis, Israël, les Îles Marshall, la Micronésie et Nauru !

Cet engagement – verbal, s'entend – des institutions internationales reflète avec retard l'évolution des opinions publiques. Si la cause palestinienne a toujours été chère aux populations d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, ce ne fut longtemps pas le cas en Europe ni en Amérique du Nord. L'Israël naissant des survivants de la Shoah et du « socialisme » des *kibboutzim* y bénéficiait de la sympathie générale. Le désamour a débuté avec l'occupation du reste de la Palestine, en 1967. Les massacres de Sabra et Chatila, l'écrasement des deux *intifadas* et les guerres contre Gaza ont marqué autant de décrochements, de plus en plus nets.

Dix ans après son lancement, la campagne *Boycott-Désinvestissement-Sanctions* avait été qualifiée par Benyamin Netanyahou de *« menace stratégique pour Israël »*, histoire de justifier l'investissement de dizaines de millions de dollars dans la contre-offensive conduite par le ministère israélien des Affaires stratégiques, récemment dissous. Le chef de la droite israélienne voyait juste : au-delà des milieux militants, le succès de BDS, légitimé en juin 2020 par la Cour européenne des droits de l'homme, traduit une évolution désormais majoritaire. En France, par exemple, lors du 70e anniversaire d'Israël en 2018, 57 % des personnes déclaraient en avoir une *« mauvaise image »*, 69 % avaient une *« mauvaise image »* du sionisme et 71 % faisaient porter à Tel-Aviv la principale responsabilité dans l'impasse du conflit [3]… Une étude plus récente montre que la quatrième guerre de Gaza a, selon les grands pays européens, doublé, voire triplé la défaveur que sa politique d'occupation, de colonisation et d'annexion vaut à Tel-Aviv *(voir graphique ci-contre)*.

La gravité de la situation de la Palestine et des Palestiniens ne doit donc masquer ni la force de leur résistance ni la sympathie croissante dont ils bénéficient dans le monde. Le combat d'une femme exemplaire comme Samah Jabr est aussi celui de millions d'hommes et de femmes de paix à travers le monde. ■ **DV**

[1] La nouvelle édition du recueil de la docteure Samah Jabr, *Derrière les fronts. Chroniques d'une psychiatre psychothérapeute palestinienne sous occupation* (Hybrid Pulse, 2021), sera prochainement disponible à la commande via le lien https://derrierelesfrontslefilm.fr/dvd-vod. Cette nouvelle édition comprend en préface le texte présenté ci-dessus, ainsi qu'un nouvel avant-propos de l'autrice.

[2] L'enquête a été menée par 900 chercheurs et fondée sur des entretiens en face à face auprès de 27 000 citoyens de treize États arabes : www.dohainstitute.org/en/Lists/ACRPS-PDFDocumentLibrary/Arab-Opinion-Index-2019-2020-Inbreef-English-Version.pdf

[3] www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/05/70-ans-israel.pdf

FRANCE

À contre-courant de l'histoire

par **Patrick Kamenka**

La prise de position du président Emmanuel Macron pour fustiger « des flux migratoires irréguliers importants » qui menaceraient d'envahir l'Europe après l'arrivée des Fous de Dieu à Kaboul est révélatrice de la ligne choisie pour la prochaine présidentielle.

Occuper le terrain de la droite extrême semble bien être le cap pris par l'Elysée à quelques mois des élections de 2022 face à la tragédie qui se profile en Afghanistan du fait de la débâcle politique des États-Unis, de l'Europe, de l'OTAN.

Par ses propos, le chef de l'État français se veut, avec ses pairs de l'UE, être le gardien de la forteresse européenne allant ainsi à contre-courant de la nécessaire solidarité et notamment de l'esprit et de la lettre des Conventions de Genève sur le droit d'asile. Vingt ans après l'intervention occidentale à Kaboul pour chasser les Talibans et les auteurs de l'explosion des Tours jumelles à New York le 11 septembre 2001, et les 1 000 milliards de dollars perdus pour « imposer la démocratie » en Afghanistan, Emmanuel Macron s'érige en chef de guerre pour affirmer que l'Afghanistan « ne doit pas redevenir le sanctuaire du terrorisme »…

Ce ton martial a été aussi souvent utilisé par le locataire de l'Elysée dans la bataille contre la Covid 19 et le variant D qui menace à nouveau l'Hexagone mais surtout la Guadeloupe et la Martinique, mais qui s'est heurté en pleine période estivale à des décisions prises dans le secret du Conseil de Défense sans prendre en compte les réalités du pays profond. Pour le professeur André Grimaldi (in l'*Humanité* du 20 août), ces positions du chef de l'État font de la vaccination un enjeu politique alors même que l'hôpital, et notamment outre-mer, est à bout de souffle. Comment ne pas considérer comme méprisantes et hautement contestables les menaces de sanctions portant sur l'interruption du contrat de travail pour les salariés n'étant pas vaccinés ! Ces mesures frappées du sceau antisocial ont provoqué une levée de mécontentements multiformes où les antivax, le monde noir du complotisme, drivés par les divers courants de l'extrême droite (Florian Philippot en tête) profitent de ce climat délétère pour défiler dans les rues. En osant afficher d'ignobles slogans antisémites, en utilisant l'étoile jaune : le but étant de lancer l'anathème contre les juifs accusés d'être à l'origine de la pandémie...

À cela s'ajoute le refus de l'exécutif français de lever les brevets pour permettre aux pays les plus pauvres de vacciner leurs populations, en fermant les yeux sur la réalité : ainsi 1,3 % des populations à bas revenu avaient reçu une dose ; contre 57 % pour la catégorie des hauts revenus, ce qui va affecter le développement économique sur la planète et diviser les populations « *par les inégalités vaccinales* ».

Quant au plan social, la politique du chef de l'État lui vaut depuis le début du quinquennat le titre de « président des riches ». Un slogan amplement justifié comme le montre l'Observatoire des multinationales dans un récent rapport sur les entreprises du CAC 40 où 51 milliards d'euros de dividendes ont été redistribués aux actionnaires… malgré la pandémie.

Si l'Élysée a temporairement gelé la réforme des retraites, rien n'est abandonné sur le principe. Il ne s'agit que d'atermoiements pour éviter une nouvelle fronde syndicale, surtout après les échecs du parti présidentiel lors des élections régionales et municipales.

Au-delà reste posée la lancinante question des libertés sous le régime actuel avec le vote de lois liberticides, la prolongation *ad vitam* de l'état d'urgence, le tout s'accompagnant d'un mépris du Parlement transformé en pure chambre d'enregistrement.

Parallèlement cette présidence est marquée par le piétinement du droit d'expression justifié par les mesures sanitaires qui ont frappé durement le monde de la culture pendant des mois, et à nouveau avec l'instauration du passe sanitaire. Sans omettre les concentrations des medias et des industries culturelles aux mains d'une poignée d'oligarques milliardaires. Le cas Bolloré est emblématique : propriétaire de Vivendi, Canal+ et notamment Cnews, il laisse antenne ouverte aux thèses racistes et xénophobes des éditocrates de la droite extrême, à l'instar d'un Éric Zemmour. Symptomatique d'une installation des thèses trumpiennes via ces medias : le passage sur C8 d'un film outrageusement anti-IVG financé par les Évangélistes d'outre-Atlantique.

Face à cette situation politique à quelques mois de l'échéance des présidentielles, va-t-on voir se jouer en 2022 le match retour Macron-Le Pen? La désunion des forces de gauche avec une multitude de candidatures entraîne une cacophonie qui ne répond pas au désarroi d'une majorité de salariés, victimes des choix du gouvernement Macron-Castex. L'abstention record lors des derniers scrutins montre le rejet d'une politique politicienne par l'opinion publique. Il y a du grain à moudre pour relever le défi et faire (re)vivre un mouvement populaire... ■

« Antipass » ou antisémites ?

par **Dominique Vidal**

(Suite de la Une)

…Dans la confusion dominante, rappelons quelques principes solides. Chacun a certes le droit de se suicider, mais pas de mettre en danger la vie d'autrui. Nul besoin d'être chrétien ou juif pour respecter le sixième commandement : « *Tu ne tueras point.* » Or, que l'on doute du vaccin ou que l'on craigne ses effets secondaires, un fait est incontestable : personne n'a proposé jusqu'ici un autre moyen de combattre immédiatement, massivement et efficacement la pandémie, qui a déjà fait de 4 à 8 millions de victimes. Et les statistiques de cet été le confirment : l'écrasante majorité des nouveaux contaminés sont des non-vaccinés, comme la quasi-totalité des morts. La tragédie de la Martinique et de la Guadeloupe symbolise ce que produit le variant Delta sur une population non protégée…

Évidemment libre, le débat ne justifie pas pour autant qu'on recoure à des parallèles obscènes. Comment raisonnablement comparer l'obligation du Pass sanitaire à la dictature nazie, ses opposants à des résistants et le QR code à une étoile jaune ? Dans un premier temps, c'est pourtant à cette banalisation du génocide que se sont livrés certains manifestants. Enhardis par l'absence de réaction à leurs slogans immondes, ces antisémites ont tombé le masque en accusant directement les juifs – avec le mot d'ordre « *Qui ?* » - d'être à l'origine du vaccin, de son obligation, voire de la pandémie.

Cette résurgence de l'antisémitisme – pas le « nouveau » : l'ancien ! – pose aux dirigeants de ce mouvement social, comme des partis et des syndicats qui le soutiennent, un sérieux problème moral et politique. Pourquoi ont-ils, pour la plupart*, appelé leurs sympathisants à défiler sans les mettre formellement en garde contre ces dérives ? Pourquoi, devant la répétition de celles-ci, de samedi en samedi, n'ont-ils pas fait en sorte d'exclure les provocateurs des défilés ? Il faut appeler un chat un chat : ce silence complice relève d'un opportunisme suicidaire. Car ceux qui tolèrent complaisamment une telle dégénérescence y gagneront électoralement beaucoup moins que l'extrême droite. Pis : ils y perdront leur honneur. ■

* Ian Brossat, porte-parole du *Parti communiste français*, a, lui, dénoncé d'emblée et en permanence les discours racistes et les violences physiques de certains manifestants.

Des slogans coordonnés...

Metz, 07/08/2021. Cassandre Fristot, ancienne candidate du FN aux législatives de 2012, manifeste et "s'interroge"...

HOMMAGES

Fin de partie d'échecs avec la mort de Christian Boltanski

par **François Mathieu**

L'artiste plasticien français contemporain le plus connu à l'étranger – parce que souvent présent sur la scène internationale –, peintre, photographe, sculpteur, cinéaste, Christian Boltanski, est mort le mercredi 14 juillet dernier à Paris, à l'hôpital Cochin, d'une leucémie foudroyante. Il vivait avec son épouse, Annette Messager, à Malakoff, dans un bâtiment industriel transformé en ateliers et appartements d'artistes par l'architecte Robert-Antoine Montier.

Le journaliste Christophe Boltanski, neveu de l'artiste, a apporté des lumières explicatives sur les origines traumatiques de l'œuvre multimédia de Christian Boltanski dans La Cache [1]. Son père, Étienne, médecin hospitalier, lui-même fils d'exilés juifs d'Odessa, se voit, bien que converti au catholicisme en 1927, interdit d'exercer par l'administration pétainiste. Aussi, à partir de 1943, va-t-il vivre, vingt mois durant, dans une cache, un réduit d'un mètre vingt de hauteur, coincé entre la salle de bains et une chambre de l'appartement familial. Pour fonder sa disparition aux yeux d'autrui, son épouse, née Marie-Élise Ilari-Guérin, d'origine corse, qui écrira plus tard sous le pseudonyme d'Annie Lauran, simule un divorce.

Christian Boltanski naît le 6 septembre 1944, donc quelques jours seulement après la libération de Paris. Il est le cadet d'une fratrie de trois : Luc, le linguiste, est né en 1935, Jean-Élie, le sociologue, en 1940. Libérée de l'occupation nazie, la famille va longtemps encore souffrir du traumatisme de la persécution et de la dénonciation qui s'est installé en France. Les amis de ses parents sont des rescapés du judéocide, le thème récurrent des conversations familiales. L'adolescent suit une scolarité irrégulière et commence à peindre. Boltanski dit avoir eu une enfance très protégée mais habitée d'angoisses. Devenir artiste, c'était s'armer pour les vaincre.

On a pu dire que son œuvre est une « immense vanité – autrement dit une partie d'échecs avec la mort, dont l'issue était certaine, mais qu'il a jouée sans jamais penser à abandonner [2] ». Elle est œuvre de mémoire, d'oubli et de mort. Elle interroge l'enfance, l'inconscient. En témoignent quelques œuvres parmi tant d'autres.

Si Boltanski a dressé ses installations à travers le monde, l'Allemagne aura été pour lui une terre de prédilection. En 1972, il participe à Cassel à la « documenta 5 » avec *L'Album de photos de la famille D.* : 150 photos extraites de l'album de famille d'un ami galeriste, à partir desquelles il reconstitue une histoire familiale virtuelle.

En 1990, invité à participer à Berlin à une manifestation commémorant la réunification, Boltanski réalise *La Maison manquante*. Dans le quartier des Granges, l'ancien quartier juif, il ne reste d'un immeuble en trois parties, suite à un bombardement, que les deux bâtiments latéraux. Boltanski a fait apposer sur les façades intérieures de ceux-ci des plaques identifiant les anciens occupants du bâtiment central, dont une vingtaine de juifs victimes des nazis. Consécutivement, un musée de Berlin-Ouest expose des documents personnels desdits occupants.

On retrouve la même volonté démonstratrice d'une tragédie dans *Les Habitants de l'hôtel de Saint-Aignan en 1939*, une œuvre éphémère de 1998, sur papier, collée sur un mur de la courette du musée d'art et d'histoire du Judaïsme de Paris, réhabilitée en 2018, qui rappelle l'ensemble des habitants de ce « bidonville pour émigrants juifs » d'avant la dernière guerre.

Puis il y eut une nouvelle fois Berlin avec les *Archives des députés allemands,* dans les sous-sols du Bundestag. Boltanski y présente une installation d'autant de boîtes métalliques qu'il y eut de députés allemands élus démocratiquement de 1919 à 1999, chacune portant le nom d'un député, les mentions de son parti et des années de sa mandature : 4781 noms classés par ordre chronologique et alphabétique. Un jour, un visiteur a endommagé celle d'Hitler, relançant ainsi un débat. Les historiens consultés avancent que les élections de 1933 n'ont pas été truquées au point qu'on puisse les contester. Boltanski s'oppose donc au retrait de la boîte d'Hitler et des autres députés nazis non sans rappeler que « *la démocratie peut être dangereuse et déboucher sur la dictature* ».

C'est seulement en 2019 que le Centre Pompidou lui consacrera une vaste rétrospective, *Faire son temps*, où l'on put (re)voir son premier court-métrage, *L'Homme qui tousse*, de 1969.

L'œuvre de Boltanski est si riche que, arrivé à la fin de cette description nécessairement succincte, le regardeur voudrait pouvoir dire qu'il a vu toutes ses installations. Loin de là. Heureux pourtant d'en avoir vu quelques-unes au cours de ces trois dernières décennies. En France, en Belgique et en Allemagne. ■

[1] **Christophe Boltanski,** ***La Cache***, Stock, 2015, 344 p., 20 €.

[2] **Philippe Dagen,** ***Christian Boltanski. Artiste plasticien*** in *Le Monde* du 16/07/2021, p. 21.

Arles : bel hommage rendu à la doyenne de la photographie Sabine Weiss

Les Rencontres de la photographie d'Arles rendent un vibrant hommage à **Sabine Weiss***, dans le cadre magnifique de la Chapelle du Museon Arlaten, au centre de la ville provençale, en lui consacrant une riche rétrospective. On peut y admirer des dizaines d'œuvres de cette pionnière de la photographie qui vient de fêter ses 97 ans en juillet.

Petit mendiant, Tolède, Espagne 1950 © Sabine Weiss

L'exposition montre la diversité des sujets photographiés par Sabine Weiss, depuis des séries de portraits, mais surtout des scènes de rues dans le Paris de l'immédiate après-guerre, où l'on voit deux enfants miséreux remplir un broc d'eau à la fontaine de la rue des Terres-au-Curé dans le 13°.

Durs clichés montrant des gamins édentés, illustrant la France des années 50, à peine relevée du conflit mondial. Remarquable aussi ce portrait noir et blanc livrant en gros plan le visage d'un enfant mendiant, morve au nez, à Tolède, exprimant la profonde misère de l'Espagne à cette même époque. La photographe excelle aussi dans l'évocation de la vie au quotidien, comme ce couple recueilli au cimetière des chiens à Asnières.

On est bien là dans le domaine de la photo humaniste où elle rejoint par son art les plus grands comme Robert Doisneau, Willy Ronis et Édouard Boubat. Photographe indépendante, ce qui était rare à l'époque, Sabine Weiss a touché à tous les domaines, de la publicité jusqu'aux clichés de mode pour les revues de la haute couture.

Rue des Terres-au-Curé, Paris 1954 © Sabine Weiss

Native de Genève, elle quitte la Suisse pour la France en 1946 armée d'un appareil Rolleiflex. Elle est engagée au journal Vogue grâce à l'appui de Doisneau et entre ensuite à l'agence Rapho. Elle aura droit à être exposée au Musée d'Art moderne de New York (MoMA) en 1955, dans le cadre de la rétrospective « *The family of man* », après avoir été honorée un an auparavant pour son travail à Chicago. À ne pas manquer ce bel hommage rendu à la doyenne de la photo, qui aime à se qualifier modestement d' « *artisan photographe* ».

Sabine Weiss a été lauréate du prix *Women in motion* en 2020. ■ **PK**

* ***Sabine Weiss, une vie de photographe***, Rencontres d'Arles, jusqu'au 26 septembre 2021.

Points de vue

Le travail au XXIe siècle - Intelligence artificielle et fonctions humaines

par **Yvette Lucas**

L'ère du numérique permet et engendre de multiples transformations dans les processus de travail et dans la configuration des emplois. Certains, il y a peu, prédisaient la fin de l'histoire, d'autres aujourd'hui imaginent qu'est venue la fin du travail. N'est-il pas plus réaliste d'envisager la manière dont il peut et doit se transformer ? À l'occasion du centenaire de la création de l'*Organisation Internationale du Travail*, Alain Supiot, professeur émérite au Collège de France, a composé, avec le concours d'une vingtaine d'auteurs, un ouvrage qui s'intitule : *Le travail au XXIe siècle*. Face aux trois facteurs conjugués : la révolution technologique, le péril écologique et un ordre juridique international schizophrène, l'ouvrage entend relever le défi qu'advienne au XXIe siècle un *régime de travail essentiellement humain.*

Aujourd'hui la robotique et l'intelligence artificielle introduisent de nouvelles manières de travailler. Leur développement excessivement rapide provoque d'une part, surtout dans l'industrie et les secteurs qui lui sont assimilés, la juxtaposition des robots, outils autonomes, et des intervenants humains qui leur sont plus ou moins liés. D'autre part, l'intelligence artificielle, portée par le *deep learning*, les *big data* et l'explosion de la puissance de calcul, se substitue à des processus mentaux de haut niveau comme l'apprentissage perceptuel, l'organisation de la mémoire et l'esprit critique. Dans un cas comme dans l'autre, ce qui guide l'action, dans la conjoncture actuelle, c'est un simple schéma substitutif, en fonction quasi exclusivement des profits à en tirer. Les procédures mises en œuvre inclinent beaucoup plus, en y adaptant les méthodes de management, à reproduire ou à renouveler les schémas tayloriens plutôt qu'à penser, créer et organiser des systèmes complexes associant de manière optimale les moyens numériques et les être humains.

Les choix ainsi faits en matière de création et d'usage de ces nouvelles manières de produire ne sont pourtant pas les seuls possibles. Ne pas opposer ou substituer les systèmes machiniques et les êtres humains qui les utilisent ou leur sont associés, mais au contraire les penser et les organiser comme des systèmes hommes-machines complexes et intégrés, c'est ce que je proposais en 1981 dans mon ouvrage *L'automation,* thème de ma thèse en sociologie. Ce projet résultait de mes travaux de recherche au CNRS et des réflexions menées en commun avec Paul Boccara, qui abordait le sujet dans le sens de l'économie politique, en le situant dans une succession historique : la naissance, à la suite de la révolution industrielle du XVIIIe siècle, d'une nouvelle ère technologique qu'il nomma par la suite révolution informationnelle et pour laquelle d'autres préfèrent le terme de révolution numérique.

L'important dans la révolution informationnelle, terme apparu après l'apparition d'Internet qui a renforcé la présence et le rôle accru de la communication, c'est que désormais, au moment où la machine, les systèmes informatiques, prennent en charge une partie des fonctions intellectuelles humaines, les travailleurs (au sens large du terme, à tous les niveaux de l'emploi) devraient avoir pour tâche de mieux maîtriser les systèmes de production, les fonctions logistiques, de se libérer des tâches monotones et fastidieuses en réduisant le temps de travail et en conservant au travail humain sa part la plus créative. Bien au contraire, l'intelligence artificielle est essentiellement perçue comme un moyen de se passer des hommes ou de les soumettre à son pouvoir décisionnel.

Cette orientation commence à être fortement contestée, le refus du pouvoir dont on dote l'intelligence artificielle étant assorti d'interrogations sur le rôle à venir des fonctions humaines, disons mieux, des êtres humains. Nombre d'auteurs proposent, voire exigent, que les humains conservent la prééminence. Mais pour satisfaire à ces exigences, il faut se fixer d'autres objectifs que ceux qui sont à l'œuvre aujourd'hui, celui notamment de conserver aux humains leur préséance, de construire une organisation sociale qui les place au cœur du projet. ■

* Yvette Lucas, sociologue, spécialiste des problèmes de l'automation, s'intéresse particulièrement à ses incidences sur le travail humain.

Que faire de la dette publique ?

par **Jacques Lewkowicz**

Le fameux « *quoi qu'il en coûte* » du président de la République a été, bien qu'insuffisant, un moyen de ne pas trop détériorer le fonctionnement d'une économie française éprouvée par la pandémie. Sur le plan financier, le taux d'endettement du PIB [1], qui avait oscillé entre 80 et 100 % durant la décennie précédente, a atteint 120 % en 2020. Quelle politique adopter face à cette situation ? La controverse est ouverte.

• **Première solution** : appliquer une politique d'austérité avec baisse du pouvoir d'achat, allonger la durée du travail, restreindre les dépenses sociales et le service public. Il faudrait travailler plus pour gagner moins (tant individuellement que socialement) afin de dégager l'excédent de ressources nécessaire au remboursement de la dette. Sous une apparence de bon sens, on cache hypocritement la volonté d'aggraver l'exploitation des salariés. De plus, le problème n'est pas une pénurie, c'est une suraccumulation de capitaux tous en quête d'investissements offrant une rentabilité élevée rendue problématique du fait d'une crise du capitalisme bien antérieure à la crise pandémique. Pourquoi, dès lors, aller au devant des exigences des organismes financiers prêteurs, d'ailleurs disposés à accorder des crédits à taux nuls, voire légèrement négatifs ? Quant au risque d'incapacité à rembourser cet endettement, il n'existe pas car l'abondance de liquidités évoquée plus haut permet de réemprunter autant qu'il le faut pour honorer les échéances de dette.

• **Deuxième solution**, diamétralement opposée : annuler la dette. Ce n'est pas mieux. Sous de faux airs à la « Robin des bois », elle s'apparente à un coup de force aventuriste et se retourne contre les salariés. En effet, le non-remboursement entraînerait des mesures de rétorsion interdisant de recueillir le produit monétaire du moindre emprunt international. Privés de ces financements, l'État et les entreprises en répercuteraient les conséquences négatives sur l'emploi ou les salaires. La lutte des salariés contre le capital financier est certes incontournable mais pourquoi faudrait-il justement l'engager dans des conditions et sur un terrain qui détériorent le rapport des forces au détriment des salariés ? Il s'agirait bien d'une « aventure », défavorable en fin de compte, comme l'ont montré les deux exemples de l'Argentine au début des années 2000 et de la Grèce à partir de 2015.

En pratique, la politique appliquée dans la zone euro n'est que la poursuite de celle qui a été utilisée pour minimiser les conséquences de la crise financière de 2008-2009. Elle a consisté à racheter une partie des dettes publiques auprès des organismes financiers grâce à une création monétaire produite par la Banque centrale européenne, ce qui a renforcé la solvabilité des États emprunteurs, garantissant d'excellentes conditions d'emprunt.

Tout est-il pour autant satisfaisant ?

Loin de là. Ce supplément de liquidités injecté dans l'économie s'est fort peu investi dans l'appareil productif ou les services publics – condition de leur efficacité. La désindustrialisation française s'est poursuivie faute d'un système de formation favorisant l' innovation. En fin de compte, les capitaux créés ont été s'investir dans la spéculation sur l'immobilier et les titres financiers à risque mais à rentabilité supérieure. Les victimes en ont été les catégories les plus modestes qui se sont vues évincer de logements de plus en plus chers dans un contexte où l'emploi ne se développe qu'au prix d'une précarité accrue qui fait retomber sur les salariés les conséquences des difficultés de rentabilisation des capitaux déjà indiquées.

Dans ces conditions, le problème crucial devient celui des critères d'affectation des ressources vers des usages conformes à l'intérêt général et aux besoins sociaux dont on voit bien, à l'occasion de la pandémie, le manque de couverture.

Les bonnes questions : quelles richesses créer et comment ? Les bonnes réponses ne peuvent être fournies que par des procédures démocratiques qui restent des enjeux de lutte face à la dictature du capital financier qui ne vise qu'à sauvegarder les intérêts de celui-ci. ■

(1) PIB : produit intérieur brut : valeur de l'ensemble des richesses produites par une économie au cours d'une période donnée.

Économie

Du FN au RN : derrière une ambiqüité économique, la défense du capitalisme contre les classes populaires

par **Tibor Sarcey**

Nous remercions la revue* Economie et Politique ***de nous avoir autorisé à reproduire cet article de Tibor Sarcey, économiste. PNM***

Les fascistes, et cela est une constante dans l'histoire du XXe siècle, se sont toujours distingués par une grande capacité à ajuster leurs programmes économiques selon les circonstances. Comme tout populisme, les propositions de l'extrême droite sont largement mouvantes car guidées par l'humeur des masses. La seule constante est le nationalisme, avec ses principales déclinaisons que sont la lutte contre l'autre (l'étranger, le juif, l'immigré, mais également « l'assisté »), l'hostilité viscérale à l'égard du mouvement syndical et de ses organisations, et le prêche pour une collaboration de classes sous l'égide du patronat.

L'étranger au fondement des inégalités : la colonne vertébrale de l'extrême droite

L'adhésion durable d'une partie importante de l'opinion au parti d'extrême droite ne provient finalement pas des choix économiques qu'il formule mais de sa capacité à imposer dans le débat public l'idée que la cause des inégalités proviendrait de l'étranger, de « l'autre ». Quand une entreprise licencie, la responsabilité sera alors imputée aux travailleurs immigrés, aux pays à bas coûts, ou encore à l'Union Européenne, mais jamais à notre bourgeoisie ni à notre patronat.

Dans les villes où elle est aux commandes, jamais l'extrême droite ne joue le rôle de rempart face à la toute-puissance patronale et libérale. Non, elle s'illustre exclusivement par des politiques répressives, xénophobes, anti-migrants et anti-assistanat. Ainsi l'adoption dans les municipalités RN d'une charte intitulée « *Ma commune sans migrants* », impulsée par le conseil municipal de Beaucaire. Ainsi également la tentative d'expulsion du *Secours populaire* à Hayange et de la *Ligue des droits de l'Homme* à Hénin-Beaumont, associations jugées « pro-migrantes ». Pour le social, on repassera : coupe dans les budgets sociaux, fin de la gratuité dans certaines cantines scolaires, baisse des crédits des centres sociaux, autant de mesures frappant les couches populaires, immigrées ou non.

Une défense du capitalisme contre les classes populaires

Quels que soient leurs errements et leurs ambiguïtés, les propositions économiques du FN, puis du RN, ne vont cependant jamais en direction d'une critique du capitalisme. Derrière la critique de la « *mondialisation ultra-libérale* » que Jean-Marie Le Pen ajoutait à son programme en 2007, se nichait la défense d'une partie du patronat et de la bourgeoisie qui entendait tirer profit d'un retour au franc dévalué et de mesures protectionnistes. D'ailleurs, mettre l'accent sur la « *mondialisation ultra-libérale* » permet de ne pas le mettre sur le fondement même de celle-ci, à savoir le capitalisme. Le clivage doit désormais se faire entre « mondialistes » et « nationalistes », afin d'entretenir un flou et de contourner le clivage gauche/droite qui révèle inéluctablement, en bout de course, un contenu de classe. Comment ne pas reconnaître ici les mêmes ressorts que ceux qui firent naître le concept de « nation prolétaire » dans l'Italie des années 1920, permettant aux fascistes de désigner une logique d'exploitation entre pays, tout en niant le clivage de classe interne au pays.

Quant au récent abandon du thème de la sortie de la zone euro, ce n'est qu'une rupture de façade avec la stratégie nationaliste du RN. Avec la montée des populismes d'extrême droite dans l'UE et les possibilités de coalition qu'elle offre au parti de Marine Le Pen, le thème de la sortie de l'euro devient vraisemblablement plus périlleux qu'utile au projet nationaliste du RN. Le temps d'après pourrait d'ailleurs être consacré à magnifier le patriotisme européen et chrétien [1].

L'extrême droite : une arme de réserve de la bourgeoisie

La crise économique et sociale que nous traversons depuis plusieurs décennies, qui s'est accélérée sur la récente période, peut faire du RN un recours très dangereux si la bourgeoisie se met à considérer que les partis de gouvernement ne sont plus capables d'assurer la défense de ses intérêts. Le récent tweet de Raphaël Enthoven (« *Plutôt Trump que Chavez* ») révèle avec force cet arrière-plan de l'opinion collective d'une partie de la bourgeoisie.

L'histoire récente nous a montré combien le fascisme pouvait être l'expression de la décadence du capitalisme, et qu'il pouvait émerger lorsque la forme républicaine des institutions politiques n'était plus à même de sauvegarder les intérêts économiques de la bourgeoisie. Que ce soit en Italie ou en Allemagne, la montée du fascisme a été nourrie par la crise économique et sociale et portée par une grande partie du patronat. L'idée d'un déclassement économique et industriel national, au profit de nations considérées comme étant plus favorisées, a sûrement été un facteur clé dans la montée en puissance des chemises noires et brunes. Pour cela il a fallu construire de toutes pièces la catégorie de « l'autre », tout en la reliant au capitalisme dans un contexte où les années 1930, notamment en Allemagne et en Italie, étaient fortement imprégnées d'idées anti-capitalistes. Il y a donc eu un travail de construction identitaire et de déconstruction d'identification de classe.

La lutte de classes comme seul remède à la « lutte des races »

Si le vote RN est devenu important aujourd'hui, notamment au sein des classes populaires, c'est que le parti d'extrême droite a réussi à imposer dans le débat public une analyse, une explication et une réponse à la dégradation des conditions de vie des travailleurs français. Le chômage, la précarité, l'insécurité étant alors liés à l'immigration et sa culture, à l'assistanat, au voisin, le salut passerait donc par une lutte contre ceux-ci. Le rapport au « national » devient ici le fondement de tous les maux et la clé de toutes les solutions. Cette « ethnicisation » des problèmes sociaux, qui a pris une place prépondérante dans le débat public depuis les années 1970, illustre l'affaiblissement parallèle des forces politiques progressistes. Si le débat public a pu autant se polariser sur le critère national, c'est qu'il a pu investir le vide politique créé par l'abandon tendanciel du critère social, pierre angulaire des analyses portées historiquement par le marxisme et le communisme.

Aujourd'hui, le problème posé aux forces démocratiques, en premier lieu à la gauche, est donc son impuissance à opposer à la menace RN autre chose qu'un « barrage » de plus en plus inopérant. Car l'enjeu n'est pas de « barrer » mais de marginaliser cette idéologie politique en imposant dans le débat une autre analyse des problèmes que rencontre la population.

La possibilité d'un autre rassemblement populaire

Or, dans les conditions actuelles de la crise sanitaire, économique, écologique, morale, la possibilité existe d'un autre rassemblement populaire. Non à partir d'un critère national, mais d'un critère social et internationaliste. Un rassemblement de classe, celui des salariés et des fonctionnaires contre leur ennemi commun : la domination du capital sur tous les travailleurs, quelles que soient leur origine et nationalité.

Cela nécessite pour la gauche de retrouver son entrain révolutionnaire, de retrouver ses repères de classe, de renouer avec le monde du travail. C'est précisément la responsabilité ainsi que le rôle historique de la gauche révolutionnaire. Il nous faut aujourd'hui dessiner un chemin concret d'issue à la crise, depuis les luttes immédiates pour l'emploi, les salaires, les services publics, les conditions de vie, l'émancipation de toutes les discriminations, jusqu'au dépassement de la civilisation capitaliste et libérale. ■ 26/07/2021

[1] Le funeste *Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne* (**GRECE** ou *Nouvelle Droite*), fondé en 1969 avec Alain de Benoist comme penseur, est toujours une composante de l'extrême droite française, de même que les nostalgiques du Troisième Reich.

* https://www.economie-et-politique.org/2021/06/24/du-fn-au-rn-derriere-une-ambiguite-economique-la-defense-du-capital

Histoire

Une biographie de Valentin Feldman
« Imbéciles, c'est pour vous que je meurs »

par **Bernard Frederick**

Pierre-Frédéric Charpentier, enseignant dans le secondaire, chargé de cours à l'université Toulouse Jean-Jaurès ainsi qu'à l'IEP de Toulouse, avait publié *Les Intellectuels français et la guerre d'Espagne**. Cette fois, pour réparer une « amnésie collective », il se fait biographe d'un résistant communiste, un philosophe fusillé à l'âge de 33 ans : **Valentin Feldman**. L'histoire avait jusqu'ici retenu son cri face au peloton d'exécution : « *Imbéciles, c'est pour vous que je meurs* »*. Pas grand-chose d'autre, à l'exception d'une forte notice biographique que lui consacrait David Diamant, dans son livre « *Combattants, héros et martyrs de la Résistance* », publié en 1984 aux Éditions Renouveau, c'est-à-dire les éditions en langue française de l'UJRE. Ici pas d'« amnésie ».

Pour Charpentier, « *Valentin Feldman offre l'un des meilleurs exemples de promotion sociale par la méritocratie républicaine* ». Son parcours en témoigne, en effet.

Valentin naît à Saint-Pétersbourg en 1909 dans une famille de l'intelligentsia juive d'Odessa. Il a 13 ans quand il débarque avec sa mère, Esther, à Marseille, le 18 octobre 1922. Le père est mort en 1916 dans le naufrage du Mercure, coulé en mer Noire par un sous-marin allemand.

Valentin fait ses études à Paris, au lycée puis à la Sorbonne. C'est un élève puis un étudiant brillant. Bachelier en 1927, il est cette même année premier prix de philosophie au Concours général. Naturalisé en janvier 1931, il obtint à la Sorbonne une licence de lettres en 1929, une licence de philosophie en 1931. À la Sorbonne, il a rencontré Victor Basch « *l'indispensable mentor – et, qui sait ? sans doute un peu du père disparu* ».

Valentin Feldman

Les travaux du professeur sur l'esthétique ont une profonde influence sur le jeune Valentin Feldman, qui rendra hommage à son maître dans son seul ouvrage paru de son vivant, « *L'Esthétique française contemporaine* » (Paris, Félix Alcan, 1936).

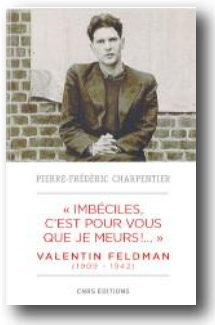
Victor Basch est un homme engagé, un socialiste président de la *Ligue française pour la défense des droits de l'Homme et du citoyen,* de 1926 à son assassinat par la milice de Touvier, près de Lyon, en 1944. L'influence du professeur sur son disciple n'est pas qu'universitaire. Valentin participe en 1927 à la campagne en faveur de Sacco et Vanzetti. Il adhère à la SFIO qu'il quittera en 1937 pour rejoindre le parti communiste. Entretemps, il a fait la rencontre, en 1932, à la Sorbonne, de Marie-Anne Comiti dite Yanne qu'il épousera en août 1933. Elle partage ses convictions. Cette même année 1933, Valentin rejoint l'Académie matérialiste où il rencontre Baby, Wallon, Langevin ainsi que les jeunes Politzer et Jacques Salomon qui partageront plus tard son destin au Mont-Valérien.

Il participe à de multiples revues et enchaîne les traductions, notamment *Et l'acier fut trempé* de Nicolaï Ostrovski.

À l'été 1939, Feldman est désarçonné, comme tout le monde, par le Pacte de non agression germano-soviétique mais, contrairement à Nizan, il ne quitte pas le PCF. Engagé volontaire dans l'armée, il sera démobilisé en 1940, et participe à la reconstitution du Parti en Basse-Normandie. Il rejoint l'Organisation spéciale (OS) la branche militaire de la résistance communiste. Il participe à plusieurs actions et prend en charge *L'Avenir normand,* journal illégal du PCF. Arrêté dans la soirée du 5 février 1942, il passera de longs mois au secret et subira des interrogatoires musclés, mais « *aucun sévice n'aura raison de lui* », souligne Charpentier. Condamné à mort par un tribunal militaire le 18 juillet, « *au nom du peuple allemand* », il est fusillé « *le lundi 27 juillet 1942 à 18 heures et 7 minutes* ».

Si Pierre-Frédéric Charpentier s'attache aux pas de Valentin Feldman, ce qui est le propre d'une biographie, il éclaire un contexte – celui des années trente –, des personnages – les intimes, les amis comme Sartre et Beauvoir –, les camarades. Bref, c'est l'histoire d'un homme, celle d'une époque, celle d'un engagement et celle d'une aventure intellectuelle. Un livre plus qu'utile : nécessaire. ■

* **Pierre-Frédéric Charpentier : *Imbéciles, c'est pour vous que je meurs... Valentin Feldman (1909-1942)***, CNRS Éditions, Paris 2021, 300 p., 25 € ; ***Les Intellectuels français et la guerre d'Espagne : Une guerre civile par procuration (1936-1939)***, Éd. Le Félin, 2019, 704 p., 35 €.



Il y a 80 ans Babi Yar

Dix jours après l'entrée des troupes allemandes à Kiev, la capitale de l'Ukraine soviétique, les 29 et 30 septembre 1941, les nazis et leurs supplétifs venus, pour la plupart de Galicie (Lvov) rassemblent les Juifs de la ville dans le ravin de Babi Yar où ils les exécutent. Quelque 33 000 juifs de tous âges, hommes, femmes, enfants sont massacrés en deux jours. C'est *Yom Kippour* !

Ils sont poussés par groupe de dix vers le bord du ravin et obligés de se déshabiller. Certains sont abattus à la mitrailleuse et tombent sur ceux qui les ont précédés. D'autres sont obligés de se coucher au fond du ravin sur les cadavres et sont tués d'une balle. Beaucoup n'ont été que blessés. Ils gémissent pendant de longues heures avant que la nappe de corps ne soit recouverte de chaux.

Au cours des mois suivants, les autres Juifs de Kiev – des communistes, des partisans – sont à leur tour assassinés et jetés dans le ravin, à raison de deux jours de tuerie par semaine. Au total, plus de 90 000 personnes périront à Babi Yar.

Rassemblement des Juifs de Kiev par des supplétifs ukrainiens.

En 1961, le poète Evgueni Evtouchenko consacra un long poème à Babi Yar, dont Dimitri Chostakovitch tirera en 1962 sa Symphonie n° 13.

Le 10 juin dernier, Mme **Nathalie Goule**, sénatrice centriste de l'Orne interrogeait le ministre des Affaires étrangères, Jean-Yves Le Drian, sur la situation en Ukraine : « *Les partis néonazis développent des activités de plus en plus visibles, y compris au centre de Kiev, avec des stands de tir, des pratiques de montage et de démontage de kalachnikovs, et des bureaux d'embrigadement de jeunes dans des milices qui se revendiquent clairement de l'idéologie nazie. (…) Ces activités sont conjointes à l'entraînement de miliciens suprémacistes blancs qui fomentent des attentats dans toute l'Europe, au nom du tristement célèbre régiment Azov. Ces activités sont extrêmement préoccupantes* ».

La sénatrice souhaitait connaître « *la position du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères sur ce sujet et quelles mesures il comptait prendre pour éviter la contagion de cette idéologie mortifère* ».

La réponse de **Jean-Yves Le Drian** est publiée dans le JO Sénat du 22 juillet : « *S'il existe des groupes néonazis en Ukraine, leur popularité et leur influence ne sont pas plus importantes que dans d'autres pays européens* » (sic). ■ **BF**

Arts

Hersh Fenster et le shtetl de Montparnasse
Chagall, Modigliani, Soutine… Paris pour école, 1905-1940
Deux hommages au *mahJ*, jusqu'au 10 octobre

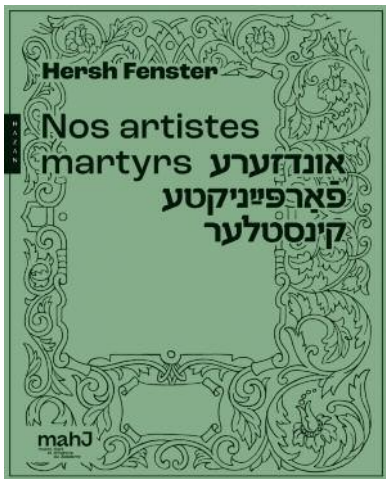
Arts et Histoire ont en commun la recherche de lignes fortes, de signes ou de preuves révélatrices d'une époque. Équilibrer l'ombre et la lumière est une priorité dans ces deux domaines connexes. Le *mahJ* souligne le contraste de destinées d'artistes avec ces deux rendez-vous simultanés.

L'École de Paris, école sans maître, désigne un foisonnement d'artistes dont beaucoup provenaient du *Yiddishland*. Où que ce soit, on habite une langue et une culture au moins autant qu'un pays. Dans l'entre-deux-guerres, Paris, capitale des arts et de la culture, attira bon nombre de créateurs fuyant les pogroms, les menaces et les persécutions liées à leur naissance juive autant que tentés par la Ville lumière. Le droit d'asile n'était pas une notion abstraite.

Hersh Fenster, journaliste libertaire, né en Galicie et parisien dès 1925, en côtoyait tant, dans les brasseries de Montparnasse, de ces réfugiés en solitude ou en détresse, qu'il fonda, en avril 1939, une cantine, lieu de repas (tarifs libres), de réunions et de célébrations, le *Foyer amical* au 41 de la rue Richer (*Dos yidiche vinkl*, le « Coin juif »).

Pendant la guerre, il fut détenu dans trois camps : La Muette – de Drancy, Compiègne et Mauriac (le « camp des Palestiniens »). Mais lui et sa famille échappèrent de peu, via la Suisse, à la dévoration nazie. De retour à Montparnasse, les disparus étaient plus nombreux que les rescapés. *« Que sont mes amis devenus, eux que j'avais si près tenus et tant aimés… ? »*

Il sauva de l'oubli, après cinq années de recherches et de collectes, la trajectoire artistique de 84 d'entre les manquants avec ***Nos artistes martyrs***, livre publié en 1951 en yidich, à ses frais, préfacé par Chagall et réédité avec une traduction faite dans le cadre de cette exposition. Certains étaient déjà célèbres, un bon nombre étaient Français, voire Parisiens. Ombres et lumières. Il y écrit avec finesse et sensibilité la trajectoire, l'histoire personnelle autant que les conditions historiques de leur itinéraire artistique.



Ariel Fenster, fils de ce valeureux *mensch*, a offert au *mahJ* l'ensemble de ses archives. Son nom signifie « fenêtre », et c'est bien par elle que passe la lumière. La présentation rassemble carnets, papiers et notes de Fenster, tableaux figuratifs réalisés par les artistes avant incarcération et des dessins faits dans les camps, parfois sans figuration de prisonnier, voisinant avec des portraits fins au crayon.

L'exposition réserve des émotions au regardeur qui verrait se projeter sur un mur la photo d'un(e) de ces martyrs revenus du néant. Rassembler ces visages fut le fruit de sollicitations tous azimuts du musée. Le livre est publié avec les éditions Hazan, les concours de la *Maison de la culture yiddish* et de la *Fondation pour la mémoire de la Shoah*.

Le *mahJ* n'est pas qu'un musée traditionnel, il est aussi un atelier où s'élaborent des recherches et des découvertes et où l'institution se fait passeuse, reliant des niveaux de connaissance et créant des liens. Rien de tel pour sortir de l'oubli, que de souligner l'effacement, la perte. ■

Robert Sebbag

* **Hersh Fenster**, *Nos artistes martyrs,* Éd. mahJ & Hazan, 2021, 312 p., 39 €.

Chana Gitla Kowalska

Parmi les artistes martyrs dont traite Hersh Fenster, une femme retient particulièrement l'attention de la ***PNM***. Chana Gitla Kowalska, peintre et journaliste, fut en effet une éminente collaboratrice de la *Naïe Presse* dans les années trente, une résistante de la section juive de la MOI.

Née le 4 novembre 1899 à Włocławek et morte à Auschwitz en 1942, Chana arrive à Paris en 1926. Elle vit alors dans des conditions précaires à Montparnasse au 17, rue Pierre-Leroux. Elle adhère au parti communiste et milite à la Kultur Liga. Puis, journaliste, elle écrit sur la peinture dans la *Naïe presse* dès sa parution en 1934 et dans le *Parizer Tsaytung* (Journal de Paris édité par la KL). Elle expose au Salon d'Automne en 1930 et aux Indépendants en 1931.

En septembre 1937, elle participe au *Congrès mondial de la culture juive* qui donne naissance à l'*Union de la Culture Juive* (YKUF). Elle est directrice de la galerie parisienne de cette association.

Sous l'Occupation elle s'engage dans la Résistance et sera arrêtée en 1941 avec son mari, l'écrivain et critique littéraire Baruch Winogóra. Enfermée à la prison de la Santé, transférée avec son mari à la caserne des Tourelles, elle est déportée à Auschwitz par le convoi n° 7 du 19 juillet 1942. Son mari, lui, est déporté à Sobibór le 23 mars 1943 par le convoi n° 52. ■ **BF**

Histoire

La rafle du Billet vert

Le *Mémorial de la Shoah* a fait l'acquisition de 5 planches-contacts, retraçant les lieux de la rafle dite du « Billet vert », le 14 mai 1941. Pour la première fois, les lieux de l'arrestation sont immortalisés sous plusieurs angles ainsi que les protagonistes de la rafle : les familles des raflés sont représentées lors des adieux, sous les yeux des curieux et des voisins. Cette découverte permet de suivre le chemin parcouru par ces hommes raflés, de leur arrivée au gymnase Japy, lieu de la souricière, jusqu'à leur internement dans les camps du Loiret. Sur la photo : au Gymnase Japy, les hommes arrêtés sont parqués dans les gradins à l'étage. ■

14/05/1941, Gymnase Japy, Rafle du Billet vert.

Maya Zack, « *La Mémoire en action* »

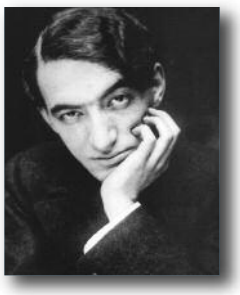
Le *musée d'art et d'histoire du Judaïsme* présente l'artiste israélienne Maya Zack. Une trilogie de films réalisés sur une décennie, composée de *Mother Economy* (2007), *Black and White Rules* (2011), *Counterlight* (2016-2017). L'ensemble résulte d'une longue période de recherche et de création, formalisée dans un langage alliant dessin, sculpture et vidéo. Constantes de ce cycle, des figures féminines dialoguent avec le passé, s'y invitent ou lui redonnent corps. Alors que les derniers témoins de la *Shoah* disparaissent, l'artiste interroge le risque d'oubli et les processus de la mémoire.

Née en Israël en 1976, Maya Zack vit et travaille à Tel-Aviv. Elle a étudié à l'université de Tel-Aviv, à l'académie Bezalel de Jérusalem et à l'école des Beaux-Arts de Berlin. Son œuvre a fait l'objet d'expositions personnelles à Londres, Rome, New York, Paris, Berlin, Tel-Aviv et Jérusalem. Ses vidéos ont été remarquées dans des festivals européens : France (Clermont Ferrand, 2017), Grèce (Patras, 2017), Italie (Conversano, 2008), Ukraine (Lviv, 2008) et Hongrie (Pécs, 2007). En 2008, elle est lauréate du prix Celeste à Berlin. Ses œuvres sont notamment conservées dans les collections du musée d'Israël de Jérusalem, au *Jüdisches Museum* de Berlin, au musée d'art de Tel-Aviv, au *Jüdisches Museum* de Vienne, ou encore au *Shpilman Institute for Photography* de Tel-Aviv. ■

Les éditions Actes Sud lui ont consacré une monographie, ***Maya Zack : La Mémoire en action***, Arles, 2015. Édition trilingue, français, anglais, hébreu. Textes de Nili Goren, Maya Zack et Rachel Verliebter.

La chronique littéraire de G.G. Lemaire

Jules Pascin l'inclassable



De son vrai nom Julius Mordecai Pincas, Pascin est né en Bulgarie, à Vidin (cité sise sur les bords du Danube), en 1885, un 31 mars. Il était le septième enfant d'un riche négociant juif qui faisait le commerce des grains. Il va aller étudier très tôt à l'étranger, en particulier à Budapest, à Bucarest en 1892, à Vienne et à Berlin. En 1903, il se rend à Munich où il collabore à la revue humoristique *Simplicissimuss*. Son père lui interdisant d'utiliser son patronyme, il en choisit l'anagramme pour pseudonyme – il signe d'ailleurs ses œuvres sans majuscule. D'aucuns pensent que l'artiste a choisi ce nouveau nom sous l'influence de Guillaume Apollinaire.

Quoi qu'il en soit, il arrive à Paris le jour de Noël 1905. Il s'inscrit à l'Académie Colarassi pour se perfectionner. À l'époque, il peint les paysages des environs de Paris. Mais il se tourne de plus en plus vers le portrait. Il a déjà une petite réputation et quelques-uns de ses pairs l'ont accueilli à son arrivée. Il s'installe alors au Grand hôtel des Écoles, rue Delambre, à Montparnasse, qui est en train de devenir la Mecque de l'art novateur. Il est d'abord fasciné par les fauves et par les cubistes, mais ne suit pas leurs traces. Il fréquente assidûment les cafés du carrefour Vavin, où il passe le plus clair de son temps, comme l'a dit son ami le dessinateur Henri Bing.

D'autres le jugent « inquiétant ». Il fréquente le musée du Louvre et s'intéresse plus particulièrement à Boucher et à Renoir. Sans doute a-t-il été influencé par son amie Hermine-Lionette Cartan, surnommée Hermine David, qui exécute des miniatures inspirées du XVIIIe siècle français. À la fin de 1907, il décide de s'installer à l'hôtel Beauséjour sis rue Lepic. Puis, en 1909, il trouve un atelier rue Gabrielle, près de chez Kees van Dongen.

Il expose à partir de 1908 au Salon d'Automne où il présente des aquarelles et des dessins. À partir de 1909, il choisit pour modèle Cécile « Lucy » Vidil, déjà modèle de Matisse et de Marquet, qui sera un temps sa maîtresse. En 1910, il expose chez Berthe Weill, sans beaucoup de succès alors qu'il s'est fait une certaine notoriété en Allemagne. Il doit quitter la France lorsqu'éclate la Grande Guerre. Il se rend alors à New York et opte ensuite pour la Nouvelle-Orléans. En 1915, il épouse Hermine David. Ils voyagent beaucoup (ils vont à Cuba et traversent le Texas, la Floride, la Caroline du Sud, la Louisiane). Il fait la connaissance du photographe Alfred Stieglitz, avec lequel il devient ami. En 1920, il obtient la nationalité américaine. C'est alors qu'il prend la décision de rentrer en France.

Il expose de nouveau chez Berthe Weill et se présente au Salon des Indépendants. Pendant l'été 1921, il visite l'Afrique du Nord. À son retour il trouve un atelier rue de Caulaincourt (celui qui avait appartenu à Jean Marchand). Il expose au Salon de l'Araignée créé par Gus Bofa en 1922. Un an plus tard, il déménage boulevard de Clichy. Le grand collectionneur américain Barnes commence à s'intéresser à sa création. En 1925, il entreprend un voyage en Italie.

S'il peint des toiles, l'essentiel de sa production est sur papier et il met à son service toutes les techniques possibles : l'encre, le crayon, l'aquarelle, le pastel, pour l'essentiel. Il a une prédilection très marquée pour les nus féminins, les scènes érotiques et aussi une manière de saisir ses sujets dans un style proche de la caricature. Il produit néanmoins de beaux tableaux comme *La Fille au turban avec rose* de 1927). Dans la grande diaspora des artistes qui constituent ce qui passera à la postérité comme étant l'École de Paris de l'entre-deux-guerres – jamais les artistes d'alors n'ont adopté cette terminologie – et qui ne tardent pas à être qualifiés de « métèques » par la critique de l'époque (métèque signifiant étranger, mais aussi juif), Pascin a une place singulière qui ne saurait être rapprochée d'aucun de ses pairs. Mais il a aussi ses amis et partisans dans le petit monde de la critique d'art, comme André Warnod, André Salmon ou encore Florent Fels. Il a illustré quelques-uns des écrivains connus de son temps, dont Pierre Mac Orlan. Il mène alors une vie plutôt dissipée et verse peu à peu dans l'alcoolisme.

Il a acquis une réelle notoriété en dépit de ses sujets souvent scandaleux, surtout ses maisons closes qui expriment à la fois sa pensée voluptueuse et le goût de la débauche. Il aime à représenter un monde dépravé et décadent. Cela ne l'empêche pas d'être apprécié et collectionné. Il fait d'ailleurs plusieurs expositions à l'étranger et surtout à New York. Il n'a jamais manqué d'argent au cours de sa carrière assez chaotique.

Il se suicide le 2 juin 1930 dans son atelier. Son corps n'est découvert que trois jours plus tard. Il est enterré au cimetière du Montparnasse le 7 juin. Un grand nombre de représentants de l'univers artistique parisien assiste à ses funérailles. Il n'est pas oublié et figure désormais dans un grand nombre de musées. Mais il faudra attendre 2007 pour qu'une rétrospective de son œuvre soit organisée au musée Maillol. ■

À lire : *Pascin*, Alexandre Dupuy, Parstone. Catalogue de l'exposition *Pascin, le magicien du réel*, musée Maillol, sous la direction d'Yves Kobry. *Pascin,* Gaston Diehl, Flammarion. *Pascin,* Stephen Lévy-Kuentz, préface de Pascal Quignard, Éd. de la Différence.

Théâtre

« Il est interdit de vieillir »

Entretien avec Henri Gruvman

par **Karolina Wolfzahn**

Henri Gruvman est un électron libre, d'une incroyable créativité, connu actuellement dans le monde entier. Pourtant, comme de nombreux juifs ashkénazes émigrés, sa famille ne baignait pas dans le spectacle. Père ukrainien ébéniste, mère polonaise, tous deux non pratiquants, arrivés à Paris dans les années 1920, la guerre les fait partir en Savoie où voit le jour le futur célèbre *Grugru*. Ils regagneront Paris où ils ouvriront une mercerie.

« *J'avais envie de théâtre depuis longtemps mais pas confiance en moi, j'ai donc entrepris des études à l'École Supérieure de Commerce. Le futur grand metteur en scène et directeur de théâtres Jacques Nichet avait constitué un groupe d'étudiants pour monter des spectacles, et ma rencontre avec cet homme exceptionnel a été une chance pour moi. J'ai suivi les cours de René Simon et l'enseignement du mime Jacques Lecoq. Nous avons fait une tournée mondiale et crée le Théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes. J'ai quitté le collectif en 1974, envie de liberté, de m'exprimer et de développer ma propre créativité. J'ai été un des pionniers du Ciné-Théatre avec "Grugru Ier" au Festival d'Avignon en 1979. Plus tard, Grugru verra trois autres versions avec "Grugru, ou quand le théâtre embobine le cinéma" ».*

L'artiste se produit à Paris sur les scènes des cabarets avec des sketches, au café-théâtre, tourne plusieurs court-métrages, invité spécial des festivals européens – Genève, Naples, Moscou, Israël, Île Maurice –, emporte de nombreux prix, notamment à Édimbourg. Il est toujours influencé par ses maîtres, Chaplin, Tati… Dans le court métrage « *Pelle abandonnée dans le premier sable* », un homme sort de la mer. Il rencontre son enfance sous la forme d'un baigneur en celluloïd. Poésie, burlesque, la rêverie tendre passe avec le reflux de la vague.

La vie d'artiste n'existe pas sans finances. Le producteur de génie, Pierre Braunberger, assiste à son spectacle au Théâtre des Mathurins et lui propose de le produire ; Braunberger, découvreur d'innombrables talents, universellement connu, ami de Jean Renoir !!! C'était la joie !!!

Le nouveau ciné-théâtre d'Henri est ***Il est interdit de vieillir***, phrase du Rabbi Nahman de Bratslav.

« *Mais que veut dire le petit-fils du Baal Chem Tov, fondateur du hassidisme, avec cette curieuse interdiction ? Fuir les jeunes et la nouveauté ? Se refuser à faire des déclarations d'amour ? Comparer, comparer et encore comparer le passé et le présent ?* »

Pour Henri Gruvman, le théâtre est une école de vie et il a baptisé son personnage *Hubert Lelu*, car contrairement à son aîné, le fameux *Grugru*, il parle : « *Mon personnage, Hubert Lelu, est un vieil acteur porté par ses rêves, ses souvenirs, ses musiques, sa danse… Ainsi, pour ma part, il m'a semblé qu'écrire et jouer du théâtre était une réponse parmi d'autres à l'injonction de Rabbi Nahman de Bratslav...* » On retrouve l'atmosphère chère au metteur en scène, poésie, humour, fantaisie. Voici les aventures d'Hubert, pour lesquelles l'artiste a combiné, comme à son habitude, le théâtre et le cinéma. Hubert, auteur et acteur, reçoit la visite de « *l'inspecteur du corps* », son double en image, qui le confronte à la réalité, et il rencontre un descendant du poète béarnais, Francis James, qui lui remonte le moral avec l'antidote au vieillir. Intervient aussi « *la célébrante de la vie* ». Seul sur scène, notre héros dialogue avec les personnages du film, jeu de l'illusion confrontée au réel, avec, comme toujours, inventions, imagination et Hubert inventant une nouvelle langue, *Le Gromelot.* « *Intraduisible, elle va directement au cœur.* »

Originalité, gravité et comique, *Grugru* n'arrête pas de nous surprendre. Il avait créé en 1998 un magnifique spectacle *Le livre de mon Père.* S'il n'est pas pratiquant, Henri Gruvman ressent profondément son âme juive, il lit, écoute, sensible à la culture et aux textes juifs. Ce nouveau spectacle propose de vivre à tout âge et enchante les yeux et les oreilles. ■

Henri Gruvman crée également des spectacles au Théâtre de Bourg-en-Bresse avec son assistante et auteure Marie-Hélène Chiocca. ■

Espace Rachi Guy de Rothschild, 39 rue Broca, Paris 5°, les 17/10 à 15h. et 19h. et le 18/10 à 20h. Résa : 01 42 17 10 71 ou www.culture-juive.fr/reservation

Cinéma La chronique de Laura Laufer

Deux films nous parlent d'Israël

Laila in Haïfa d'Amos Gitaï

Amos Gitaï a tourné au *club Fattoush*, un bar du centre ville situé à proximité du chemin de fer. Cinq femmes saisies par une caméra, fluide, qui glisse et suit leurs déambulations et chassés-croisés dans ce lieu tenu par Laila. Le film, prix du scénario au Festival de Venise, s'ouvre sur l'agression en pleine rue de son amant, Gil, vite remis des coups, une fois entré dans le bar. Les noctambules viennent y boire un verre à la rencontre d'inconnus, en solitaires, en duos ou en groupes. Juifs, Arabes, Israéliens, Palestiniens, hétérosexuels et gays s'y mêlent et les photographies exposées sur l'Occupation et la Résistance ne font pas polémique. Leur auteur, Gil, se soucie plutôt de sa relation avec la Palestinienne Laila, laquelle tient tête à son mari, plus âgé qu'elle et propriétaire des lieux, qui s'inquiète de ne pas avoir été consulté sur le thème de l'exposition.

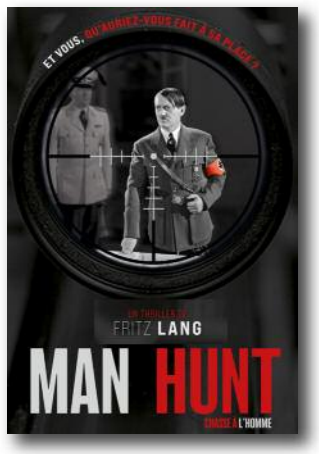
Au bout de la nuit, les femmes dénonceront à voix haute ce climat de crise qui pèse sur tous, les isole, les met en cage, opposant sexes, couples, religions, identités nationales. Ce « théâtre en bar » que filme Amos Gitaï est le reflet de Haïfa, sa ville natale, microcosme d'un possible vivre-ensemble dans un pays guerre perpétuelle, où surgit l'espoir ténu que les femmes aideront à briser les chaînes. En attendant, on fait avec : la vie continue. ■

Le genou d'Ahed de Nadav Lapid

Né 25 ans après Amos Gitaï, Nadav Lapid appartient à une génération où beaucoup n'ont plus foi ni espoir dans un État mortifère. Israël est un grand corps malade qui contamine ses enfants. En son sein, on torture et l'on agonise. *Y*, réalisateur, rêve de filmer le genou d'Ahed Tamimmi, une jeune résistante palestinienne qui, pour avoir giflé un soldat, est condamnée à huit mois de prison et menacée de recevoir dans le genou une balle tirée à bout portant. Mais la programmatrice des bibliothèques du pays invite *Y* à présenter l'un de ses films à Sapir, lieu perdu dans le désert. Va-t-il signer le formulaire du ministère de la Culture qui dresse la liste des sujets permis, la Palestine n'y figurant pas ? Nadav Lapid, s'inspirant de la censure instaurée par le ministère de la Culture, livre un film de – prix du Jury au Festival de Cannes – révolte qui nous assène, en plein écran, un coup de poing légitime. *Y* est à l'écran le double de Lapid, et ses imprécations sont celles du cinéaste qui nous renvoie aux corps individuel et social aliénés par la sauvagerie d'un État nationaliste et raciste. Dressés, soumis, les Israéliens sont devenus les chiens de Pavlov. Leur pâtée, reçue dès l'enfance, s'appelle *Shoah*, antisémitisme, immigration, histoire, diversité. Vidée de tout sens historique, resservie à l'envie, elle provoque chez *Y* la répulsion, la nausée et la rage. Ce poison, il veut l'extirper de lui pour le rendre tangible au public qui viendra voir son film. Imprégné du jeu de la guerre, que l'État lui a appris, *Y* invente lui-même une machinerie cruelle pour piéger les spectateurs. Usant d'un simulacre comme arme de guerre, il s'imagine en héros secouant l'inertie de la foule et la menant à l'insoumission. En transe, ses imprécations le jettent au bord d'un précipice, au risque d'y tomber et d'entraîner dans sa chute la responsable des bibliothèques. Mais son corps craque, et c'est à ses pieds qu'il tombe, brisé. *Close-up*, ses larmes coulant le long du visage. Le formulaire est signé : après la transe revient l'Ordre. Un film intempestif, très physique, qui fait choc et dissonance : souffrance et rébellion de celui que l'État d'Israël a mutilé, en écrivant l'histoire par la géographie. « Un peuple qui en opprime un autre ne saurait être libre ». ■

Fritz Lang, l'antinazi

La chasse à l'homme (*Man Hunt* , 1941)



À Berchtesgaden, Un chasseur couche Hitler en joue. Son fusil n'est pas chargé. Arrêté, il s'enfuit et devient une proie. Traqué sans pitié, il prend conscience de la criminalité nazie et voudra retourner en Allemagne : le désir de tuer Hitler est devenu nécessité. ■

Cape et poignard (1948)

La Warner a coupé les 20 dernières minutes au profit d'une *happy end* : Fritz Lang et ses scénaristes communistes (Albert Maltz et Ring Lardner Jr), s'inspiraient de l'action de physiciens engagés par l'OSS pour exfiltrer des savants otages de l'Allemagne qui travaillaient à la bombe atomique. La fin évoquait la découverte du camp de Dora-Mittelbau affecté à l'industrie de l'armement, où périrent dans des conditions atroces 26 500 détenus. Trois ans après Hiroshima, le film dénonçait la course aux armements, l'usage de la bombe et revenait sur la barbarie nazie alors qu'Hollywood voulait glorifier la victoire militaire sur Hitler. *Cape et poignard*, malgré la censure, demeure un magnifique film d'espionnage anti-nazi. ■

À voir

Sortie en salles de **Chers camarades** de **Kontchalovski** (cf. PNM n° 379 10-2020) et **L'aventure de Madame Muir de Mankiewiewiz**, présenté par Laura Laufer le 16/09 à 20h30 au Rex de Châtenay-Malabry. ■

Dos yidich vinkl - דאָס ייִדיש ווינקל

Le *schnorrer*, דער שנאָרער

Un mot yidich si populaire qu'il est entré en allemand, anglais, néerlandais… Dans chacune de ces langues, il désigne aujourd'hui un individu un peu profiteur, pique-assiette, quémandeur, que l'on tolère, méprise ou évite… Celui qui systématiquement vous tape des cigarettes sans jamais en offrir, celui qui viendra régulièrement vous emprunter de l'argent contre belles promesses. Il aura obligatoirement du bagou, accompagné d'une bonne dose de חצפה, ***khutspe***, le toupet à la yidich.

Voilà un terme qu'on associe volontiers à la mendicité, pourtant nous sommes loin de la cour des Miracles. Le ***schnorrer*** ne cherche pas à faire pitié, ne se mutile pas, ne ressemble guère à un clochard.

Partons sur les traces lointaines du mot, de son étymologie. Germanique, venant du moyen haut-allemand, du Moyen Âge. Un mot de type onomatopéique, *snorr/snurr*, un grincement, un bourdonnement, celui des insectes ou le ronronnement du chat…

Die Schnarre, Schnurre, apparentée, était un des noms donnés à la crécelle, et l'on trouve aussi la *Schnurpfeife* ou *snorrepijp* en néerlandais qui désignait un instrument de musique rustique, sorte de flûtiau aux sons plus ou moins harmonieux, jouet d'enfant ou outil des musiciens ambulants qui allaient de village en village, de ferme en ferme, pousser la chansonnette et jouer un petit air. En échange, quelques pièces ou le droit de manger et dormir sur la paille… De l'instrument le mot se porta sur… le musicien de grand chemin.

Et voici nos ingrédients, l'idée de quête, de collecte, liée à l'adresse, à un art même. Mais que devint-il, cet artiste populaire, entré dans la langue yidich ? On laissa de côté musique et instruments, réservés aux seuls ***klezmorim***, et le ***schnorrer*** se vit attribuer une fonction presque professionnelle, sociale et quasi religieuse.

Le ***schnorrer*** devint un élément de la vie juive dans le ***chtetl*** ou le quartier juif des villes. On était ***schnorrer*** de père en fils et chacun avait sa propre clientèle, sa propre liste de familles nanties, autorisées grâce à lui à… se comporter en bons juifs, respecter le commandement de la הקדצ, de la ***tsedoke***, commandement de droiture, justice, charité. Dans la littérature yidich, il est présenté comme érudit, sachant, à coups de versets, de psaumes et citations des Livres Saints bien senties et assénées, convaincre, le riche parfois récalcitrant de délier les cordons de la bourse…

Il est aussi celui qui, bien sûr, met le doigt sur les travers, injustices sociales, égoïsmes et hypocrisies de ses… bienfaiteurs.

Personnage toujours haut en couleurs, au verbe affirmé, il est un élément incontournable du ***chtetl***, de sa littérature et de son humour. Découvrez le grâce, par exemple, au *Schnorrer de la Rue des Rosiers* de Michèle Kahn ou bien sûr, à la lecture du savoureux *Roi des Schnorrers* d'Israël Zangwill, à télécharger sur Internet.

Avec humour, ce ***schnorrer*** viendra nous rendre visite lors d'une prochaine chronique.

Ainsi, ***lomir zikh trefn in a khodeysh arum, in undzer yidich-vinkl***. Retrouvons-nous dans un mois, dans notre coin yidich. ■ **Regina Fiderer**

Arts

La palette de Mela Muter, peintre et militante

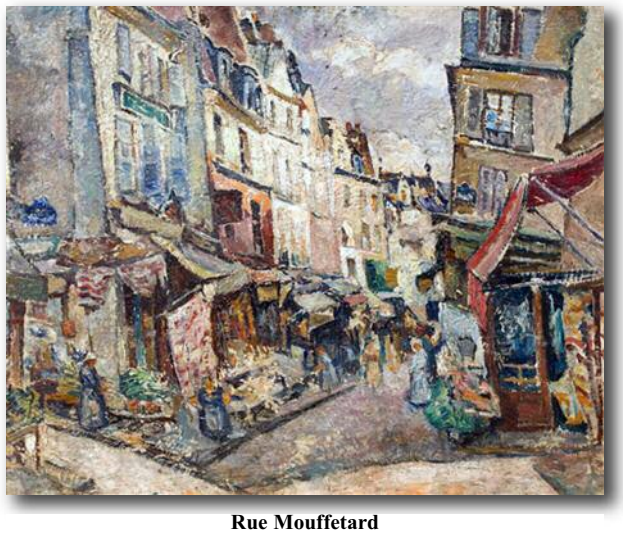
par **Bernard Frederick**

(Suite de la Une)

En 1902, un an après son arrivée, elle est invitée à exposer au Salon National des Beaux-Arts, et en 1905, elle participe pour la première fois au Salon d'Automne et aux Indépendants. C'était, alors, exceptionnel pour une femme d'être membre de ce cercle privilégié. Elle partagea cette distinction avec Berthe Morisot, Suzanne Valadon et Marie Laurencin.

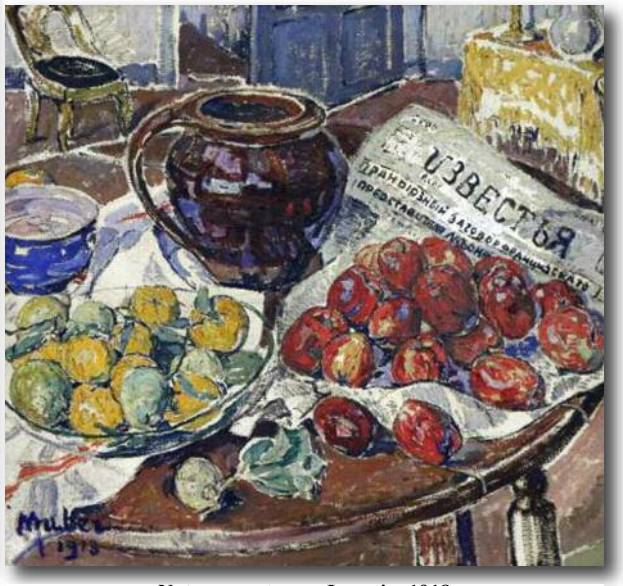
Portrait d'un homme à la pipe

Pendant la Grande guerre, la peintre séjourne beaucoup en Bretagne. Comme beaucoup d'autres peintres, elle est fascinée par le paysage balnéaire et surtout par les habitants de la région qu'elle représente à de nombreuses reprises. Elle a des contacts avec des artistes associés à *l'École de Pont-Aven*, comme Władysław Ślewiński ou l'Américain Charles Fromuth. L'année 1917 est une année de grands bouleversements pour l'artiste. Ce sont les révolutions de février et d'octobre en Russie et bientôt l'indépendance de la Pologne ; c'est aussi sa rencontre avec Raymond Lefebvre. Celui-ci, journaliste et militant socialiste opposé à la guerre, participe, cette même année 1917, avec Vaillant-Couturier et Henri Barbusse, à la fondation de l'*Association républicaine des anciens combattants* (ARAC).



Rue Mouffetard

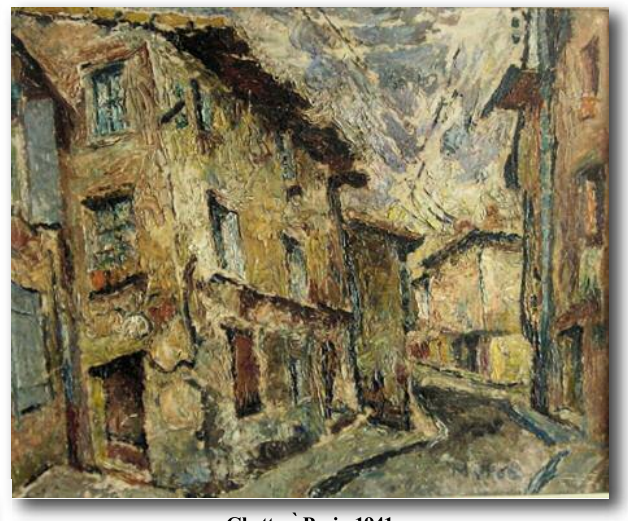
Mela obtient son divorce d'avec Michal Mutermilch et s'installe avec Raymond. L'affection les lie tout autant que leurs convictions. Grâce à Lefebvre, Mela Muter a rencontré les principaux militants français de gauche qui constituaient l'élite intellectuelle de Paris à cette époque. Très vite, elle collabore à la revue « Clarté » d'Henri Barbusse, pour lequel elle réalise des illustrations. Hélas, en 1920, délégué au Congrès de la Troisième Internationale, à Moscou, Raymond Lefebvre périt dans le naufrage du navire qui devait le ramener, lui et ses camarades, en France via la Norvège. Mela est profondément atteinte par la disparition de son compagnon.



Nature morte aux Izvestia, 1918

À cette époque, elle est l'une des portraitistes d'intellectuels et d'artistes les plus connues. Ses sujets sont des membres de son entourage, souvent ses amis : Auguste Rodin, Diego Rivera, Georges Clémenceau, Paul Vaillant-Couturier, Henri Barbusse, mais aussi des personnalités comme les musiciens Arthur Honegger, Erik Satie, Maurice Ravel ou Ambroise Vollard, le marchand-collectionneur. Quatre ans après la mort de Lefebvre,

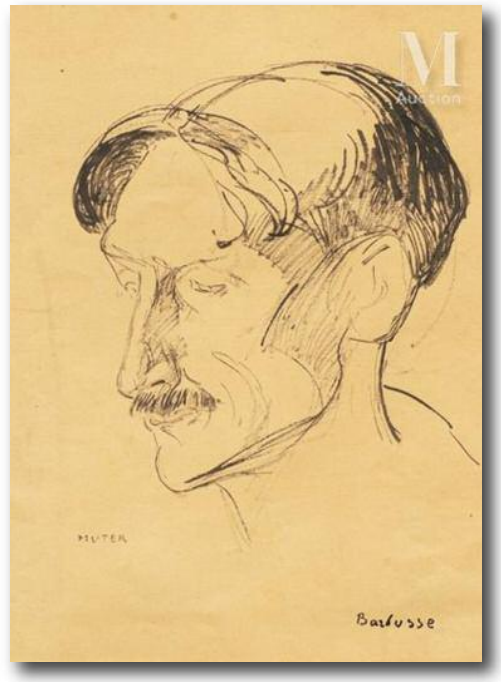
Portrait de Arthur Honegger 1926



Ghetto à Paris, 1941

Mela perd son fils atteint d'une tuberculose osseuse. Elle entre en dépression, se convertit au christianisme, mais continue à travailler sans abandonner ses convictions politiques.

L'entre-deux-guerres est, cependant, une période d'énorme activité d'exposition pour Mela, activité qui, grâce à de nombreuses commandes et même des achats pour les collections de l'État, se traduit par un succès financier. L'artiste se fait alors construire, en 1930, une villa-atelier moderne, conçue par le célèbre architecte Auguste Perret. Victime de la crise économique et de la baisse des commandes, elle devra la louer en 1934. Plus tard, le peintre Jean Dubuffet s'y installa et, à la consternation de Mela Muter, ne voulut jamais la lui rendre.



Portrait d'Henri Barbusse

À l'entrée des Allemands à Paris, l'artiste, craignant les représailles nazies, s'installe à Avignon où elle enseigne le dessin dans une école de filles. Après la guerre, elle souffre de problèmes oculaires et ne retrou-vera la vue qu'en 1965, deux ans avant sa mort.

Mela Muter reçut la médaille d'or de l'Exposition Universelle de 1937, exposant aux Tuileries et dans les grandes galeries de France. Elle exposa à New York, Pittsburg, Venise, Londres, Varsovie ou encore en Espagne, avec un égal succès. Trois mois avant sa mort, une grande rétrospective de son œuvre fut organisée aux fameuses « Hammer Galleries » de New York. Une partie de ses toiles se trouve à Varsovie, dans la collection du Dr Nawrocki, qui lui consacra une importante biographie dans le *Grand dictionnaire biographique polonais*. ■